

te donne ce que je peux. Je ne suis plus riche aujourd'hui.

—Mais vous êtes toujours bonne, répliqua la sorcière en baisant religieusement les deux pièces. Allez donc votre chemin et ayez confiance en Dieu. Seulement regardez bien où vous poserez le pied. Le serpent est en travers de votre route, et il mord la pierre.

La comtesse se remit en selle et reprit sa course, toujours suivie du vaillant Yves le Braz.

Deux heures plus tard, le soleil était déjà haut dans le ciel, ils virent les murailles de Brest. Laisant la ville de guerre à leur droite, ils longèrent l'Elorn et mirent leurs bêtes à l'écurie dans une pauvre auberge située au bord de la mer.

— Il faut trouver un bateau pour traverser la rade, dit-elle à Yvon Le Braz.

Le colosse d'une barque. Il rencontra deux pêcheurs qui levaient déjà leur grappin. C'étaient d'honnêtes gens, craignant Dieu... Ils accueillirent les voyageurs avec bienveillance et consentirent à leur faire traverser la rade.

Quand la barque fut au milieu de la nappe d'eau étincelante, la comtesse se retourna et examina la rive qu'elle fuyait.

La rade formait un lac merveilleux, miroitant des premiers feux du soleil levant. A droite et à gauche, s'étagaient de vertes collines. Dans un enfoncement au nord-est, creusé comme un angle, des maisons se laissaient voir, tassées les unes contre les autres. A leur pied d'énormes chantiers de construction s'alignaient, mûres d'échafaudages qui allaient lancer des vaisseaux et des canons sur ces eaux paisibles. D'autres vaisseaux flottaient déjà, les uns achevés et fiers sous leurs peintures neuves, montrant des gueules luisantes dans leurs sabords et arborant le pavillon aux trois couleurs, les autres pontons vivaces attendant leurs mûres, que de multiples grues suspendaient déjà sur leurs ponts.

A droite de cet ensemble grouillant, des murs gris et noirs se dressaient. On distinguait des remparts, des tours, des bastions.

— Brest ! prononça la jeune femme en étendant la main vers la farouche cité.

Ce fut le patron du bateau qui donna la réplique à cette exclamation.

— Oui, Brest, mon jeune Monsieur, une ville faite pour le courage et qu'on arrose de sang tous les jours. Par malheur, c'est le sang de la Bretagne et de la France qu'on y verse à flot. Les Anglais ne feraient pas pis s'ils étaient dans cette ville.

— Ils y sont déjà ! gronda Yves Le Braz, dont les terribles poings s'étaient serrés.

Le patron et son matelot regardèrent avec stupeur le colosse... Une même question leur échappa.

— Quest-ce que tu dis là, citoyen ? balbutièrent-ils mis en défiance par la parole de cet inconnu qui parlait comme les pourvoyeurs de la guillotine, les premiers à faire profession d'un patriotisme bruyant et sanguinaire.

— Je dis ce que je dis, répliqua Yvon bourru, et ce que d'autres disent comme moi. Ne me regardez donc pas de travers, vous autres, car Yves Le Braz est un bon Breton, et vous savez tous que l'Anglais, c'est le coquin qu'on nous a envoyé de Paris pour remplir les prisons et les vider avec l'aide du bourreau. Il n'a pas un nom de notre pays, celui-là ?

Les deux marins tournèrent vers l'hercule leurs figures bronzées, dilatées par un large sourire de confiance.

Spontanément, sans s'être consultés à l'avance, ils vinrent lui tendre leurs loyales mains, que celui-ci pressa avec énergie.

Le bateau pressa sa course et mit toutes voiles dehors. On atteignit la rive opposée, les deux voyageurs abordèrent.

— Dieu vous garde et vous conserve en bonne santé ! crièrent affectueusement les pêcheurs et leurs passagers.

De l'autre côté de la rade, les chevaux leur manquaient. Ameline demanda à son fidèle garde de corps :

— Combien y a-t-il d'ici à l'endroit où nous allons ? — Deux lieues, répondit Yvon.

Ils se jetèrent résolument dans la campagne, passèrent derrière Camaret et, par un sentier à travers les haies, atteignirent un maigre village à moitié route de Morgat. Le pays était âpre et nu. Le vent du large le balayait.

— C'est ici, fit tout à coup Yves, qui s'engagea le premier dans une sente étroite et rocailleuse s'abaissant peu à peu vers la côte.

Cet étrange et pittoresque chemin avait dû être taillé à pic dans la roche vive, dont les pans s'élevaient graduellement de manière à former une gigantesque tranchée. Au bout du sentier une maison s'adossait à la paroi de granit. D'autres la suivaient en chapelet. On était dans un village de pêcheurs, qui avaient dû choisir ce site, le seul abrité contre les tourmentes de l'Océan.

Yves Le Braz frappa trois petits coups, espacés d'une certaine manière, à l'huis de la pauvre demeure.

Une femme jeune encore et encore belle, le cou, les bras, les jambes et les pieds nus, vint ouvrir. Elle reconnut le serviteur du comte de Plestin.

— Ah ! c'est toi, Vonic Le Braz ? dit-elle avec sympathie. Tu viens pour les gens d'en bas ?

— Moi et celui qui m'accompagne, riposta l'hercule en désignant Mapiaouank debout sur le seuil de la porte.

— Entrez alors, fit la femme aux dehors sauvages. Je vais aller les prévenir.

V

LE 2 SEPTEMBRE

Ameline et Yvon pénétrèrent dans une grande salle carrée qui ne recevait le jour que par la porte et la fenêtre ouvertes sur le sentier. En face de cette porte, une porte donnant accès dans une seconde pièce également carrelée, éclairée par une fenêtre donnant accès sur l'un des côtés de la maison. Ils y pénétrèrent aussi à la suite de son introducteur.

La comtesse remarqua alors, non sans surprise, que cette seconde salle, de laquelle un escalier aussi raide qu'une échelle menait au grenier, ou plus exactement à la charpente, avait pour muraille de fond le paroi même du rocher.

Taillée à pic, cette paroi était sèche, mais raboteuse. On l'avait blanchie au lait de chaux.

Le carrelage lui-même était fait de dalles de pierres énormes et inégales, dont le son mat indiquait qu'elles reposaient immédiatement sur le sol. L'œil le mieux exercé ne fût point parvenu à soupçonner l'existence d'une trappe dans leurs interstices, tant chaque bloc, formant dalle, venait exactement s'emboîter dans la paroi de granit qui faisait le gros œuvre naturel de toute la construction.

Et pourtant, sous le pied nu de la grande femme, celle des dalles qui occupait l'angle de gauche de la salle et paraissait plus étroitement encastrée dans l'espace de mortaise que présentait le mur de roche oscilla et pivota, démasquant un trou noir creusé dans le sol assez large pour livrer passage à un homme même de robuste corpulence.

La pierre tournait sur elle-même aux trois quarts de sa longueur, ayant pour pivot à son centre une sorte d'essieu de bois serré, lui-même solidement enfoncé dans le sol et invisible au regard. Il suffisait d'un crochet de fer se fermant du côté de l'escalier pour rendre impossible l'ouverture et le déplacement de la pierre. A moins d'avoir vu fonctionner la trappe, nul n'en pouvait admettre l'existence. Et la maison elle-même eût brûlé tout entière que les gens enfermés dans l'escalier n'auraient eu rien à souffrir du sinistre.

Quelle puissance de volonté, quelle ingéniosité de conception, quelle patience dans l'exécution n'avait-il pas fallu à ceux qui avaient accompli ce tour de force ? Ameline demeurait bouche bée devant ce prodige de l'effort humain.

Elle n'était pas encore au bout de ses réflexions, que la silhouette de l'étrange gardienne du logis apparut dans la baie noire de l'escalier.

— Venez avec moi, dit-elle, tendant la main à la comtesse pour l'aider à enjamber la première marche.

Mapiaouank prit cette main, dont le secours lui était indispensable. Car c'était la nuit complète dans ce boyau, et, au sortir de la clarté extérieure, on était absolument aveuglé par ces ténèbres à couper au couteau.

Heureusement que l'escalier n'était pas très profond : dix marches tout au plus, et l'on accédait à un terre-plein dont l'obscurité était plus dense, s'il était possible, que celle de l'escalier. Il fallait en connaître le chemin pour ne point se sentir écrasé, effacé plutôt par ce voile d'ombre glissant sur le visage et dans lequel on était comme noyé.

La femme marchait à son aise là dedans, guidant Ameline, dont elle ne lâchait point la main.

Yves Le Braz suivait, et on entendait son pas lourd titubant contre les aspérités de ce plancher de granit.

Comme elle l'avait fait pour l'escalier, la femme fit pivoter une seconde pierre, et une nouvelle baie se démasqua.

Mais, cette fois, la pierre avait tourné dans le sens vertical au lieu du sens horizontal.

Et, par l'ouverture étroite qu'elle livrait, la comtesse aperçut une salle spacieuse découpée dans la masse la plus épaisse du rocher, éclairée par deux lourdes torchères de bronze allumées, dont la lumière paraissait insuffisante dans cette caverne énorme.

Au milieu de la salle était une table entourée de chaises, d'escabeaux et de bancs. Sur la table, une nappe était jetée, et sur la nappe un repas était servi. Autour de ce repas, très simple, un homme, une femme et un enfant étaient assis, tandis qu'une servante allait et venait pour les servir, paraissant et disparaissant, telle qu'une apparition, selon qu'elle entraînait dans la clarté des lampadaires ou en sortait.

La comtesse demeura un instant fort émue à l'entrée de cette demeure souterraine. Elle en avait reconnu les hôtes.

Puis, se décidant brusquement, elle franchit le seuil et salua hardiment les trois personnes assises.

— Comte de Plessis que Dieu vous garde ! Comtesse Aude, que la bonne mère vous épargne des larmes ! Vous en avez assez versées.

Aude et Roger de Plestin s'étaient levés simultanément. Le comte répondit au salut du visiteur dont il ne distinguait pas les traits.

— Qui êtes-vous, Monsieur, pour savoir mon nom et que me voulez-vous ?

Ameline répliqua d'une voix pure comme une mélodie céleste :

— Qui je suis ? je vais vous l'apprendre. C'est même par là que je commencerai.

Et sans prendre le siège que lui indiquait la comtesse Aude, elle poursuivit :

— Monsieur le comte Roger de Plestin, vous souvenez-vous de la nuit de mai qui vit à la fois votre arrestation et votre délivrance ?

— Je m'en souviens, répondit le comte Roger, dont un douloureux soupir exprima les tristesses longuement contenues.

— Connaissez-vous l'Association qui a pris pour titre la Kerret-ar-laz ?

— Je la connais par oui-dire ; car, en dehors de cette circonstance, je n'ai eu aucun rapport avec elle.

— Vous souvenez-vous également de son chef, Alain Prigent de Bocenno ?

— Je vous ferai la même réponse. Je ne sais de lui qu'une chose, c'est qu'il est gentilhomme et m'a sauvé la vie. Quant à ses traits, je n'ai pu les voir ; car il était paraît-il, masqué de suie comme les hommes qu'il commandait.

— Et, lui devant la vie, seriez-vous disposé à sauver la sienne ?

— De tout mon cœur, s'écria le comte avec une chaleur d'accent qui ne laissait aucun doute sur la sincérité de ses sentiments.

Ameline fit une pause et se recueillit un instant. Puis, avec une noblesse de ton incomparable :

— Comte de Plestin, dit-elle, c'est là précisément le service que je viens vous demander.

PIERRE MAEL.

(A suivre)